

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une voix du ventre

Larry Tremblay, *Le ventriloque*, Daune, Lansman, 2001, 48 p.
Gaëtan Brulotte, *Le client*, Daune, Lansman, 2001, 48 p.

Sylvie Bérard

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérard, S. (2002). Review of [Une voix du ventre / Larry Tremblay, *Le ventriloque*, Daune, Lansman, 2001, 48 p. / Gaëtan Brulotte, *Le client*, Daune, Lansman, 2001, 48 p.] *Lettres québécoises*, (107), 42–42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une voix du ventre

Ventriloque, n. et adj. Personne qui peut articuler sans remuer les lèvres, d'une voix étouffée qui semble venir du ventre. (Le Petit Robert)

T H É Â T R E SYLVIE BÉRARD

LE VENTRILOQUE, DE LARRY TREMBLAY, et *Le client*, de Gaëtan Brulotte : deux personnages éponymes et anonymes, deux courtes pièces qui évoquent l'acte créateur, deux histoires de réminiscence, deux voix originales.

Qui parle dans le texte dramatique ? Dans le monde de Larry Tremblay, l'énonciation s'opère en une enfilade de discours gigognes. La pièce s'ouvre sur un prologue fort révélateur : une poupée raconte à un ventriloque comment elle a débarrassé son cadeau d'anniversaire, niché au creux d'une série de boîtes enchâssées les unes dans les autres, pour y découvrir... le monde. Dès lors, on suit l'histoire de Gaby, une adolescente qui, pour son seizième anniversaire, en même temps qu'elle décide de ne plus « ressembler à ces petites filles stupides qui croient que le monde n'a pas été fait pour elles » (p. 22), découvre l'écriture grâce au stylo qu'on vient de lui offrir.

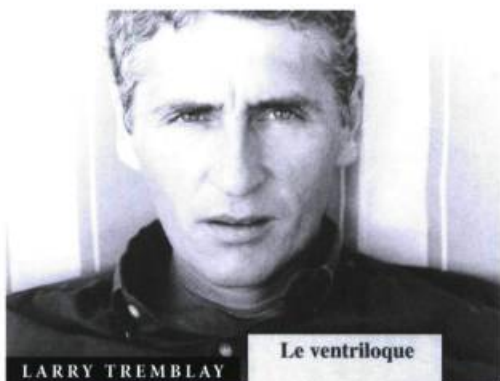
Gaby confie le récit des drames qui ont parsemé ses quinze ans au docteur Limestone. Ce dernier la fait littéralement s'effeuiller à mesure qu'elle déballe son histoire et révèle lui-même des pans de sa vie personnelle qui mime étrangement celle de sa patiente. Gaby raconte comment elle a fini par écrire « le plus beau roman du monde ». On apprend dans quelles circonstances son frère Bob, jaloux, s'est enfui avec les douze cahiers que lui avait confiés sa sœur pour s'en faire le chanfre, vite rattrapé par l'écriture de Gaby. En effet, les histoires de cette dernière ont la faculté de se réaliser, et sous l'écriture vengeresse, Bob finit par périr assassiné de multiples façons.

Tout cela paraît bien compliqué ? La structure du *Ventriloque* est en effet complexe. L'auteur s'amuse à semer des pistes et des renvois, à les emboîter pour nous inciter à les déboucher. Chaque élément peut devenir un relais de la narration, permettant de mettre le présent niveau en abyme. C'est le cas, par exemple, de l'oignon, plante gigogne qu'on retrouve tour à tour dans une soupe infecte que la mère du docteur Limestone lui servait lorsqu'il était enfant et sous les traits du beau jeune homme (!) né de la plume de Gaby :

Il était une fois un jeune homme d'une grande beauté. Il portait le nom évocateur de... de... [...] ... de Ventre de mouche, car ses yeux possédaient les reflets chatoyants d'une mouche poignardée par le soleil. Ce jeune homme se comportait comme un... comme un jeune homme. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'il était en réalité un... un... un... un oignon ! (p. 12)

De même, le nom « Parker » correspond tour à tour à la plume entre les mains de Gaby et au prénom du docteur Limestone. De même pour la montre de ce dernier, qui porte le même nom, Mortimer, qu'un médecin qu'on lui imposait lorsqu'il était adolescent.

Cependant, il ne faudrait pas croire que Larry Tremblay se contente de produire un exercice de style. Il montre au contraire qu'il sait construire une œuvre dramatique et manier le dialogue. Son texte est truffé de répliques piquantes et d'échanges



LARRY TREMBLAY



Lansman

endiablés. On sent qu'il maîtrise sa mécanique narrative, même si, parfois, le lecteur, lui, s'y perd. Mais c'est un processus auquel il faut s'abandonner, sans trop tenter de l'intellectualiser. Lorsqu'on constate que la pièce se termine comme elle a commencé, dans un dialogue où le ventriloque est devenu le docteur Limestone, on n'a d'autre choix que de se laisser emporter dans un nouveau périple au cœur de l'abyme, au sein d'une réflexion sur le processus de réminiscence où chaque idée en appelle, en contient une autre.

DANS LE VENTRE DU VIOLON

Sans se complaire dans autant de complexité, la pièce *Le client* de Gaëtan Brulotte repose elle aussi sur le souvenir. D'abord les souvenirs du client, qui ne nous les livre qu'avec réticence tant ils lui sont douloureux, mais surtout ceux de Mac, le luthier chez qui le client débarque un samedi soir, et qui lui servent, tels les récits de Schéhérazade, à garder son auditeur captif.

Comme pour le ventriloque de Tremblay, l'histoire du luthier vient du ventre. Comme il le dit lui-même : « Ce qui compte [...], c'est le dedans, c'est la sonorité. » (p. 16) Cependant, cette fois, s'il y a inclusion d'un niveau dans un autre, il s'agit du ventre de tous les violons où il a gravé ses récits :



GAËTAN BRULOTTE

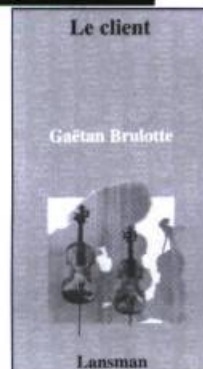
Le client : *Oui, les luthiers écrivent souvent dans leurs violons. Vous avez écrit dans les vôtres ?*

Mac : *Moi ? J'ai presque écrit un roman dans les miens ! Et ce luthier, lui, il avait écrit simplement ceci : « Où cela t'a-t-il mené ? » (p. 18)*

DU CŒUR AU VENTRE

Au bénéfice de son unique client, il va ce soir-là ouvrir les multiples tiroirs de sa vie et se dévoiler à l'autre, jusqu'au cœur. Pas étonnant qu'il se nomme Mac Hart ! La rencontre se fera tout en douceur, ponctuée par les apparitions de Mélanie, une jeune malheureuse que le commerçant a recueillie.

Dans cette pièce, le plus étonnant, c'est qu'il n'y a pas de drame, les hôtes n'assassineront pas leur invité pour lui dérober son argent, l'invité n'est pas là pour libérer la jeune fille des griffes d'un sinistre individu, etc. Gaëtan Brulotte semble faire le pari de construire une pièce sans affrontement polémique. Au contraire : le personnage du client est bercé par les danses qu'exécute Mélanie et par les belles paroles de son hôte qui lui parle d'art et de passion. Il se laisse peu à peu charmer par cet univers douillet et paisible ; et le lecteur se laisse envoûter par ces dialogues où les bons sentiments font la bonne littérature.



Le client

Gaëtan Brulotte

Lansman